

Jonathas de Andrade, *O Peixe* (2016). COURTESY GALERIE VERMELHO

Au Château de Penthes (GE), «Aqua» raconte les enjeux de l'eau par le regard des artistes contemporains. Pertinent

## DES ŒUVRES D'ART COMME S'IL EN PLEUVAIT

SAMUEL SCHELLENBERG

**Exposition** ▶ En art, l'eau est un sujet qui coule de source et peut très vite s'avérer bateau, tant il est omniprésent – et ceci dès les artistes pariétaux de la pré-histoire, qui représentaient poissons,

baleines ou phoques, sous-entendant la mer. Au Château de Penthes, près de Genève, «Aqua» évite toutefois d'échouer sur les rives du banal: plutôt qu'un simple best of du liquide dans l'histoire de l'art, l'exposition multiplie les réflexions artistiques contemporaines sur les enjeux de l'eau en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle.

Qui plus est, l'accrochage n'est jamais platement didactique. Ceci alors que les partenaires et sponsors de la proposition – ONU, Direction du développement et de la coopération, Fondation pour Genève... –, orientés durabilité, auraient pu exiger de l'art ouvertement pédagogique. Organisée par Adelina

von Fürstenberg et son ONG Art for The World, «Aqua» n'en affiche pas moins plusieurs positions ostensiblement politiques, à l'image de la sculpture *PublicPrivate* (2017) installée en toutes lettres devant le château, une réalisation de l'artiste italien Stefano Boccagni. Alors que «public» est en acier, «private» est en fer et se modifiera au contact des giboulées printanières, au même titre que la privatisation des ressources change drastiquement la face du monde. Petit taclé à l'OMC voisine?

### Un poisson dans les bras

Egalement à l'extérieur, le duo Ilya et Emilia Kabokov a construit une cabane pour deux latrines, sans portes et c'est logique: la vue lacustre depuis les sièges troués est impenable, à peine dérangée par quelques joggeurs ou yogis. Toilettes encore du côté d'Alexander Kosolapov, cette fois dans le château, avec deux pissoirs design ironiquement baptisés *Russian Revolutionary Porcelain* (1989-1990). Au-delà des mètres cubes d'eau qu'utilisent ces équipements, l'œuvre se réfère aux avant-gardes russes et au ready-made *Fountain* (1917) de Marcel Duchamp.

### «Aqua» évite d'échouer sur les rives du banal: c'est loin d'être un simple best of de l'eau dans l'histoire de l'art

Plusieurs vidéos s'avèrent passionnantes, par exemple celle de Jonathas de Andrade, qui suit des pêcheurs traditionnels du Nordeste brésilien et leur invente un rituel fictif: après avoir attrapé leur proie, ils la caressent dans leurs bras, comme pour s'excuser. Les prises étant souvent énormes, il faut de la force pour les maîtriser, ce qui rend l'apparente tendresse d'autant plus paradoxale.

Autre vidéo magnifique, *Theatrum Orbis Terrarum* (2013) de l'artiste et réalisatrice portugaise Salomé Lamas propose un voyage exploratoire imaginaire, tout en images partiellement oniriques auxquelles il faut donner du sens. Davantage dans le concret, le Genevois Omar Ba raconte sur trois écrans les enjeux paradoxaux de l'eau à Dakar, dans son Sénégal d'origine,

entre nappe phréatique polluée et inondations à répétition.

D'un étage à l'autre, à même les murs, le toujours excellent Dan Perjovschi dessine et écrit l'eau tout en finesse, avec par exemple un «WATER» où les lettres T et E sont plus claires – ou quant l'eau contient en son nom le potentiel des batailles à venir («WAR»). Une guerre d'ores et déjà perdue, semble assener la Grecque Maria Tsagkari, dont *One More Garden, One More Circle* (2013) est sans doute l'installation la plus tristement poétique du parcours. Composée des cendres de 800 fleurs, l'œuvre sculpte un parterre floral soigneusement aménagé. Il n'a pas besoin d'eau, voire la craint comme la peste: elle détruirait son apparente harmonie, qui ne durera que le temps de l'exposition. Car les cendres seront ensuite placées en bocal, dans l'attente d'une prochaine réutilisation.

Après une descente de la vallée du Rhône coté France, par le bials de la maquette de la Marseillaise Stéphanie Nava, on se plonge dans le Gange filmé en 1985 par Velu Viswanadhan. C'est l'une des rares pièces historiques de l'exposition, avec les très beaux *Mille fleuves les plus longs du monde* (1977) d'Alighiero Boetti, ici sous la forme de livres en vitrines.

### Le temps de l'engagement

Le Japon post-Fukushima est logiquement de la partie, avec une installation de Norihiro Hirakawa. Sous une boule à facette faussement festive, deux écrans montrent les jeunes jumelles Sakura et Haruka, qui vivent à 22 km de la centrale nucléaire. Même pays, autres années: la Genevoise Iseult Labote présente des clichés de sa série *La Chaudière* (2005), avec vues par ceinture des bains publics japonais ou se croisent différents âges, genres et classes sociales.

Enfin, sur l'île Rousseau, entouré des flots transparents du Rhône sortant du Léman, un énorme jaguar gonflable du Brésilien Eduardo Srur sert de vitrine à l'exposition. La bête s'abreuve, référence à un dicton populaire disant que «c'est le moment pour le jaguar de boire de l'eau», qui annonce une prise de décision importante. Par exemple celle de s'engager sérieusement pour la sauvegarde des ressources naturelles? I

Château de Penthes, 18 ch. De l'Impératrice, Pregny-Chambésy (GE), jusqu'au 2 juillet, ma-di 13h-18h, [www.aqua-artfortheworld.net](http://www.aqua-artfortheworld.net)

## Retour à Abou Ghraib



**Photo** ▶ Paru en fin d'année dernière, l'ouvrage est l'un des vingt-quatre «Plus beaux livres suisses» de 2016. Et il reçoit aujourd'hui (vendredi) une médaille de bronze au concours mondial de la catégorie, organisé à Leipzig. Toutefois, fascinant graphiquement et intrigant par son format en feuilles non reliées placées dans un sachet en plastique, le volume n'est «beau» qu'en apparence: signé du graphiste zurichois Christof Nüssli, *Withheld Due To* rassemble quelque 200 photographies d'actes de torture perpétrés par l'armée étasunienne.

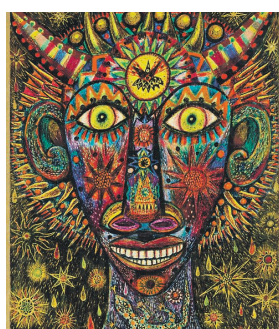
Les clichés ont été rendus publics l'an dernier après des années de lutte de la très active ACLU, l'Union américaine pour les libertés civiles. Ils concernent les années de la «Guerre contre la terreur» de George W. Bush, et plus particulièrement la tristement célèbre prison d'Abou Ghraib, en Irak, où les sévices des soldats US ont pris le relais des horreurs perpétrées par les bourreaux de Saddam Hussein.

Les images ne sont pas spécialement choquantes: elles montrent des bleus, ongles noirs ou égratignures, attirant d'autant plus l'attention sur le reste du corpus d'environ 2000 photos, pour l'heure encore classifié. L'ouvrage est complété d'interviews de prisonniers ou de militaires, de courriels et autres dessins ou notes manuscrites – du matériel allégrement caviardé, à l'image de la déposition de ce soldat qui a abattu un fermier irakien menotté, issu de 100 000 pages de documents eux aussi rendus publics, détaillant le programme de torture gouvernemental. Brutal et illégal, il a été appliqué en Irak, en Afghanistan, à Guantanamo et dans des prisons secrètes réparties dans plus de cinquante pays.

Un livre à part, troublant et dérangeant, qui souligne que l'art est un porte-voix politique comme un autre à l'heure de pointer des pratiques barbares. 55€

Christof Nüssli, *Withheld due to*, Cpress, 2016, 404 pp.

## Plongée dans l'univers graphique de Grisélidis Réal



Tête de démon multicolore, BNS

**Genève** ▶ Des trois éléments de son épitaphe au cimetière des Rois, à Genève, qui affiche «Ecrivain – peintre – prostituée», on connaît surtout l'activité littéraire et celle de travailleuse du sexe. Pourtant, Grisélidis Réal (1929-2005) a dessiné et peint pendant plus de vingt-cinq ans. Un corpus coloré et figuratif de quatre-vingt-trois œuvres désormais rassemblé dans un catalogue raisonné – l'ouvrage est signé de l'historienne de l'art Jehane Zouyene, également l'auteure d'une mise en

contexte historique et d'analyses iconographiques.

Après une enfance entre la Grèce et l'Égypte, où l'emmènent les recherches de son père helléniste, la jeune femme se forme comme décoratrice à l'École des arts et métiers de Zurich. Elle s'installe à Genève, où elle rêve de vivre de sa pratique, alors qu'elle fréquente les cercles artistiques du bout du lac. Sa première exposition a lieu en 1954, dans l'atelier-magasin de Suzi Pilet, à Lausanne, sa ville natale – elle y montre des foulards colorés. On ne sait pas grand-chose de la réception critique de cet accrochage.

**Durant les années 1950**, mère célibataire, Grisélidis Réal peine à joindre les bouts – ses quatre enfants sont placés sous tutelle. Mère marginale, son activité artistique lui permet de rester en contact avec la scène locale, aussi parce qu'elle pose régulièrement pour les étudiants des beaux-arts. En 1961, elle se rend en Allemagne, où elle est emprisonnée durant sept mois pour vente et trafic de haschisch. Une parenthèse prolixe, côté arts: elle rédige un journal, écrit des poèmes et produit vingt-deux dessins. C'est aussi en Allemagne qu'elle effectue ses premières passes.

Expulsée du pays, Grisélidis Réal revient en Suisse en 1963. Elle tente à nouveau de vivre de ses productions plastiques, aidée par Suzi Pilet et des proches comme l'écrivain Maurice Chappaz. Après une exposition à la galerie Aurore en

1968, elle confie au peintre Henri Noverraz: «Je crois malgré tout qu'un jour j'arriverai à vivre de mes dessins quand j'arriverai à en faire suffisamment.»

En 1970, une bourse littéraire de Pro Helvetia lui permet d'arrêter de se prostituer et de terminer la rédaction de *Chair vivante*, qui deviendra *Le Noir est un couleur*, publié en 1974. Elle exposera encore une œuvre à Lausanne mais mettra entre parenthèses son activité picturale dès lors qu'elle milite pour les droits et la dignité des prostituées, dès 1975.

Inspirée par nombre d'artistes modernes de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, Grisélidis Réal s'intéresse à la figure divine ou démoniaque, pratique les portraits de face et multiplie les symboles, le tout saupoudré de surréalisme et d'une naïveté assumée. Si on pense parfois aux êtres et formes de Chagall, plusieurs de ses dessins au stylo à bille évoquent l'Art Brut.

Mais alors que les créateurs «outsiders» développent en général un style qui leur appartient, Grisélidis Réal peine à produire de la continuité. Et au final à affirmer sa voix, par trop discrète dans ces années de transition entre l'art moderne et l'art contemporain. Reste qu'à défaut d'être novateur ou original, l'ensemble n'en est pas moins captivant: impossible de l'extraire du contexte d'un parcours pour le moins singulier. 55€

Jehane Zouyene, *Grisélidis Réal, peintre – catalogue raisonné*, Humus, 2016, 160 pp.